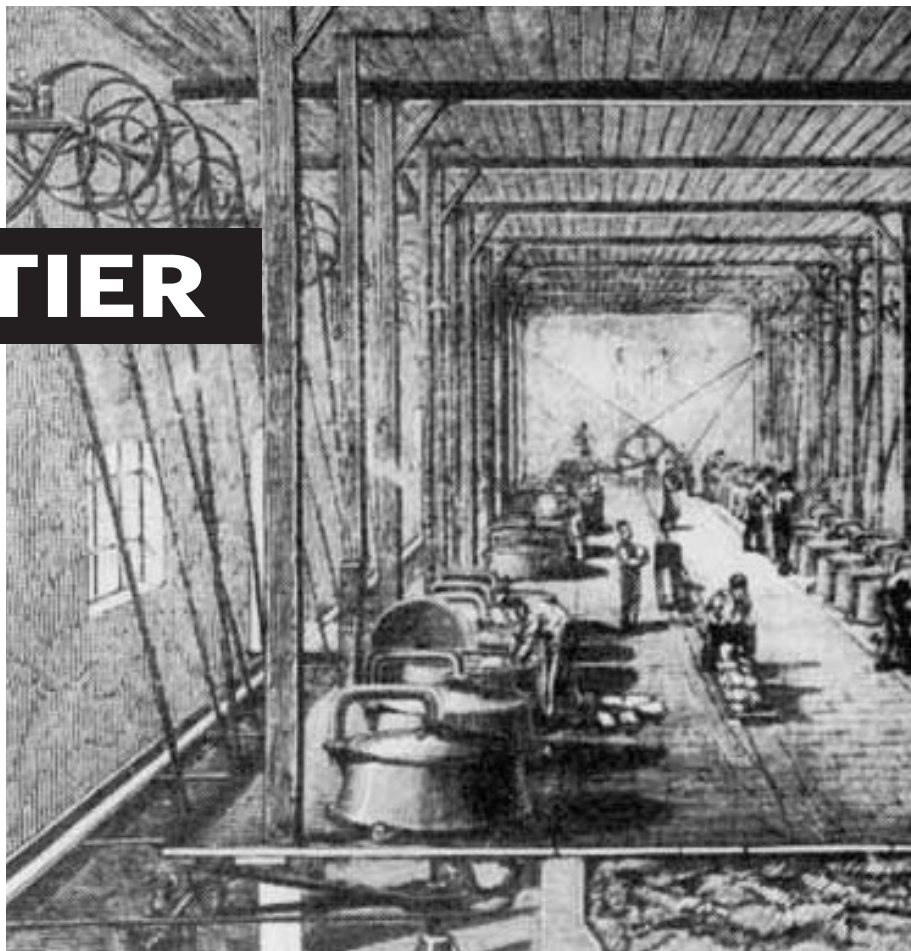
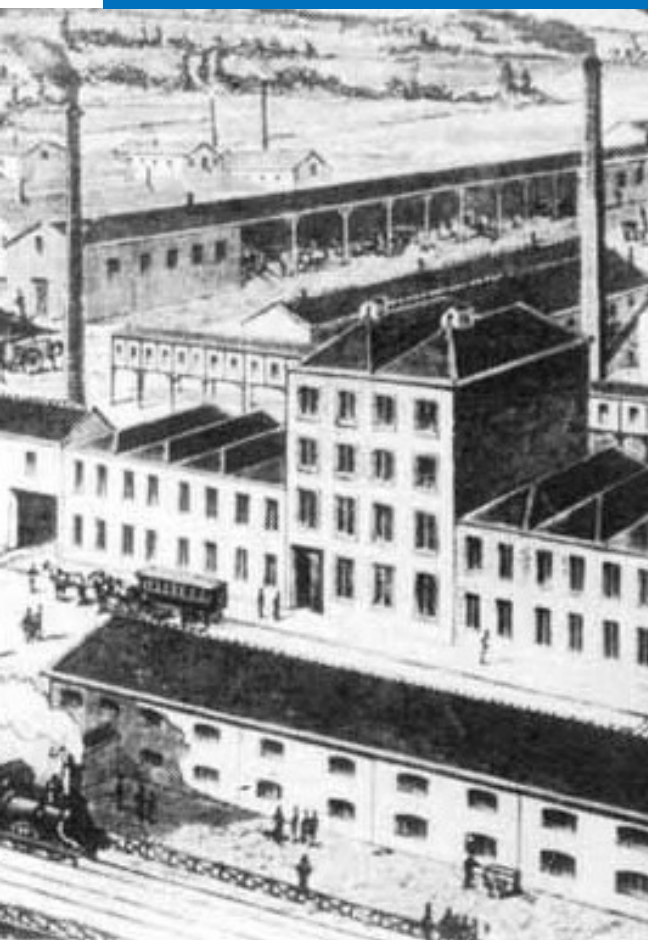


[histoires]

DE QUARTIER



La saga d

*La raffinerie
Chantenay
à la fin
du XIX^e siècle.*

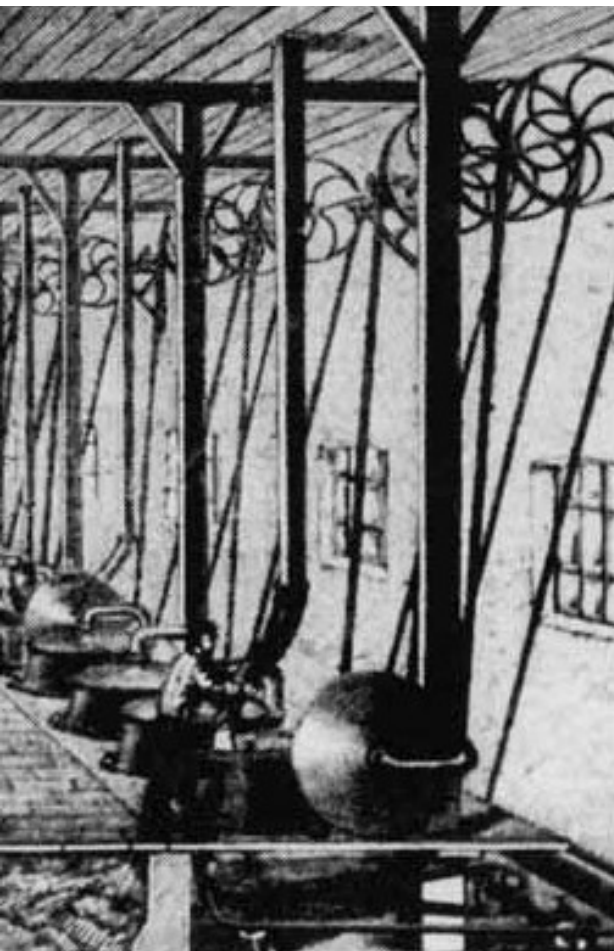
Île de Nantes À l'ouest de l'île de Nantes, la raffinerie de sucre "Beghin-Say" dresse ses bâtiments bleus face à la Loire. Mais d'où vient cet élément majeur du patrimoine industriel nantais ? C'est une longue histoire.

Une histoire qui prend sa source dans le commerce triangulaire : à Nantes on fabrique notamment de jolies "indiennes", ces toiles imprimées qu'apprécient autant les élégantes du XVIII^e... que les marchands d'esclaves africains. Des esclaves qui partiront planter de la canne à sucre dans "les îles" et la broieront dans des moulins pour obtenir du sucre brut. Et c'est ce sucre qui reviendra à Nantes pour y être raffiné.

À la veille de la Révolution, en 1788, Nantes compte onze raffineries de sucre qui emploient quatre-vingts ouvriers et raffinent 450 tonnes de brut par an. C'est de l'artisanat. On cuit le sirop, on le clarifie au blanc d'œuf et au sang de bœuf, on le fait cristalliser. Ce sont les négociants nantais qui financent ces petites raffineries.

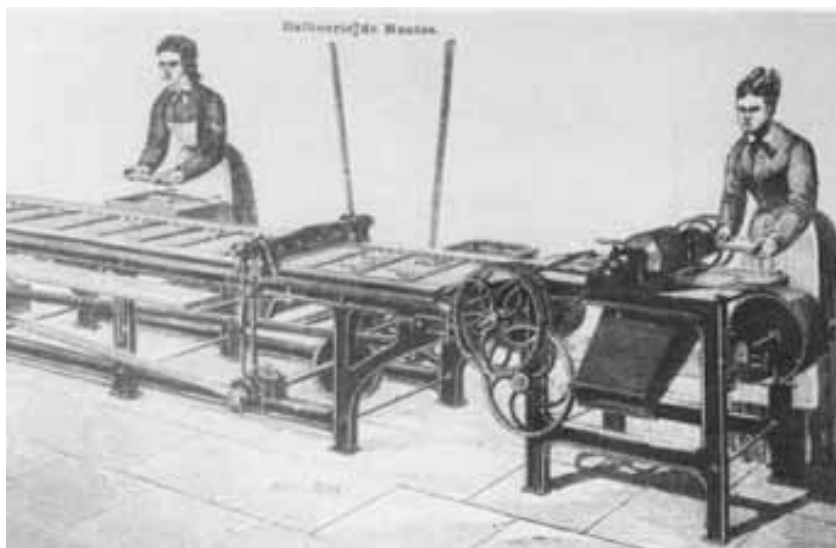
Louis Say, naissance d'une dynastie sucrière

La Révolution passe. En 1812, il ne reste que cinq entreprises à Nantes, mais un certain Louis Say fait son apparition. Il s'installe dans le quartier des Ponts. Il y a moitié moins d'usines qu'à la veille de la Révolution, mais on produit 1 000 tonnes de sucre en 1815, 7 000 tonnes en 1832. Cette année-là Louis Say décide de miser sur le sucre de betterave qui a fait son apparition à la fin de l'Empire, quitte Nantes pour raffiner de



*Dans l'enfer
des ateliers
de cuisson.*

*Casser du sucre douze
heures par jour.*



u sucre à Nantes

la betterave dans le 13^e arrondissement de Paris, et faire du sucre qu'il vendra sous la marque... "La Jamaïque".

Mais ses deux fils Achille et Gustave restent à Nantes. Ils s'allient en 1832 à la famille Etienne pour reprendre la raffinerie des Ponts. L'autre grand établissement de Nantes est, à cette époque, la raffinerie Richebourg, fondée par les frères Gouté, associés à Eugène Massion-Rozier. On observera que si Louis Say et ses fils sont des industriels, les Etienne, Gouté, Massion-Rozier sont issus du négoce nantais. Or comme l'observe l'historien Olivier Pétré-Grenouilleau** : "Le problème, est que le négoce n'apportera pas seulement des hommes du sucre et une impulsion au monde de la sucrerie. Il apportera aussi une fièvre spéculative à l'origine des succès comme des déboires de ce secteur."

Contradictions

Les mésaventures d'un autre grand nom de l'industrie nantaise en témoignent. En 1828, l'Angevin André Cossé épouse la fille de son patron, confiseur rue Casserie, Mlle Duval. Il rachète une ancienne filature, rue des Olivettes et y crée la "candiserie" Cossé-

La raffinerie du sucre : négoce ou industrie ?

Duval, fabrique de sucre candi, un produit apprécié dans l'industrie vinicole champenoise. Un marché qui le mettra jusqu'à nos jours à l'abri des fluctuations du marché. Mais pas à l'abri des contradictions de l'économie nantaise ! Associés à des négociants nantais, Pinet, Besnier, Marais, les fils Cossé améliorent les techniques, les rendements. Bref, ils investissent. Leurs associés s'en émeuvent. Pourquoi investir leur argent dans une entreprise qui fait du profit ? Ils vont en justice, perdent et décident... de passer à l'action. Pinet et Besnier tentent un soir de s'introduire dans l'usine pour y saisir les nouvelles machines et les revendre à leur profit ! Les frères Cossé, aidés de leurs ouvriers, les en empêchent !

Nouvelle donne

À Nantes, il arrive d'outre-mer 20 000 tonnes de sucre brut par an. Pour les raffineurs nantais, le seul problème est d'avoir la capacité de tout raffiner. On ne se pose pas la question de l'origine de ce sucre brut. Olivier Pétré-Grenouilleau rappelle pourtant qu'entre 1814 et 1831, 100 000 Africains ont été déportés, "dont la moitié au moins par des armements nantais ou commandités depuis Nantes"...

► 1848 va changer la donne. L'abolition de la traite coïncide avec une baisse de 50 % du prix de vente du sucre. Seules les maisons les plus solides encaissent le choc et en profitent pour s'agrandir en rachetant les autres. De nouveaux noms apparaissent : celui de Nicolas Cézard, riche armateur, à l'origine de la création de la raffinerie de Chantenay. À la raffinerie des Ponts, les Etienne évincent les Say.

L'apogée des années 1860

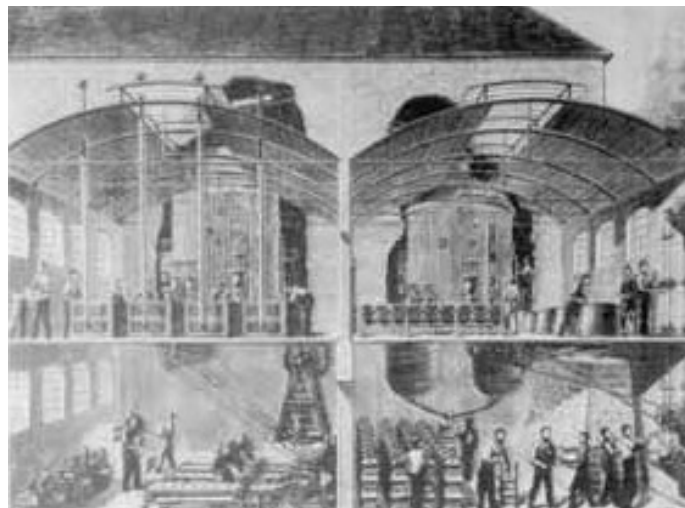
À la fin des années 1850, les raffineries restant à Nantes, peuvent traiter 50 000 tonnes de sucre brut. Et en 1851, l'arrivée du chemin de fer désenclave enfin la Cité des ducs et ouvre de fructueux marchés aux raffineurs. En 1863, la production atteint 63 000 tonnes. C'est l'apogée de l'industrie sucrière nantaise qui représente plus de la moitié du chiffre d'affaires des industries locales. À cette époque, tout dépend du sucre. La métallurgie travaille à l'équipement des raffineries, la production du noir animal, utilisé dans le raffinage, permet le développement de l'industrie chimique, le commerce du sucre brut dope la construction navale ...

Tableau édifiant tant qu'on ne franchit pas la porte des usines. Car au-delà, c'est l'enfer ! Entre la chaleur étouffante – 35 à 40° – qui oblige les ouvriers à travailler à demi nus, la poussière poisseuse du sucre et celle du noir animal, le vacarme des machines et les journées de travail de 12 heures et plus, on en vient à penser que d'un bout de la chaîne à l'autre, des plantations aux raffineries, le sucre a finalement un goût amer !

Le déclin

À la fin de cette époque, Nantes et les ports sucriers perdent le monopole de l'exportation du sucre raffiné. Paris et sa puissance financière entrent dans le jeu. Un raffineur nantais résume la nouvelle situation : "Ou l'importateur [nantais] subira la loi du raffineur [parisien] et sera ruiné, ou le raffineur [nantais] suivra le marché et dans, ce cas, ne pourra jamais, avec la concurrence parisienne, obtenir une marge rémunératrice." Les faillites se multiplient. Les capitaux familiaux, souvent affaiblis par la gourmandise d'héritiers plus friands de rente que d'industrie, ne peuvent rien par rapport à la puissance financière des banques parisiennes ou marseillaises. Cézard est ruiné en 1878, Etienne fait faillite en 1883. C'est pourtant en 1866, en plein tumulte, que le fils Cézard, Louis, a créé dans une ancienne huilerie, la raffinerie de Chantenay. Une entreprise qui va survivre à la déconfiture familiale. La Raff., comme on l'appellera, située quai du Cordon-Bleu, en contrebas du cimetière Saint-Martin. Elle devient rapidement la plus grosse raffinerie nantaise. En 1893,

Atelier de sciage
du sucre à la raffinerie
Cézard.



les 700 ouvriers entameront une longue grève qui aboutira à la journée de dix heures.

En 1914, la raffinerie de Chantenay, la raffinerie Billard (qui préférera bientôt le tapioca au sucre), Cossé-Duval produisent 50 000 tonnes de sucre, moins qu'en 1865. Le déclin se poursuit après la Première Guerre. En 1919, la raffinerie de Chantenay reprend Cossé-Duval. Entre 1925 et 1930, la production baisse à nouveau de 15 %.

Le dernier témoin

La raffinerie de Chantenay s'essouffle. En 1934, elle ferme l'usine Cossé-Duval ***.

Pour les héritiers de Louis Say, alors implantés à Bordeaux, l'heure de la revanche a sonné. Ils rachètent Cossé-Duval et s'y installent, le temps de faire construire l'usine que nous connaissons, boulevard Bénoni-Goullin, qui entre en activité en 1937. Ce sera la dernière raffinerie de sucre construite en France. Le 8 juin 1944, elle est détruite lors d'un bombardement. Elle reprend ses activités en 1946. En 1968, on considère qu'il n'y a pas de place pour deux raffineries concurrentielles à Nantes. Chantenay jette l'éponge.

Say rafle la mise

Dans les deux usines, les conditions de travail sont restées dures. Certes, on n'y travaille plus que 40 heures par semaine, mais la chaleur est toujours difficile à supporter, le noir animal n'a pas encore été remplacé par le charbon actif, le bruit des machines est toujours assourdissant. Il faudra attendre les années 1980 pour que les opérations de production s'automatisent.

En 1973, Say, le pionnier et Beghin, le magnat de la betterave sucrière, fusionnent. L'usine de l'île de Nantes devient Beghin-Say... Et le reste encore aujourd'hui pour les Nantais, alors même qu'elle a changé deux fois de propriétaire. C'est sous la présidence de Jean-Martin Foltz, aujourd'hui président de Peugeot, que les deux bâtiments ont pris leurs belles couleurs actuelles. Le site, cher au cœur des Nantais, renforce, dans un quartier en pleine mutation, son image de "grand témoin" de l'industrie nantaise et du passé sucrier de Nantes.

Michaël Gheerbrant

* L'ouvrage de référence est celui de l'historien Jacques Fiérain, Les Raffineries de sucre des ports en France, XIX^e – XX^e siècles, Librairie Honoré Champion, 1976.

** Olivier Pétré-Grenouilleau, Nantes, histoire d'une ville, Quimper 2003.

*** Marie-Haude Arzur, Armen 84.